

ROSIE  
NIXON

# La styliste

ROMAN

« Une lecture pleine  
de style, j'ai adoré. »

Jackie Collins



Quand *Bridget Jones* rencontre  
*Le Diable s'habille en Prada* !

**DIVA**  
ROMANCE

« Hilarant ! »

*Metro US*

Quand Amber Green, employée dans une boutique luxueuse de Londres, se fait offrir par erreur le poste d'assistante de Mona Armstrong, LA styliste des stars, elle n'en croit pas sa chance. Seulement, les choses ne se passent pas exactement comme elle l'avait prévu. En plus d'apprendre à faire des cafés pour une patronne aux exigences particulières et dénicher des robes extraordinaires pour des actrices, elle doit aussi gérer des ego démesurés et prendre soin d'un cochon nain.

Pour couronner le tout, le nouveau boulot d'Amber place sur son chemin non pas un, mais deux prétendants aussi excitants l'un que l'autre...

Amber va rapidement apprendre qu'à Hollywood, une seule chose importe : le style !

**Rosie Nixon** a collaboré aux magazines *Grazia*, *Glamour* et *Red* avant de devenir rédactrice au magazine *Hello!* pour lequel elle couvrait tous les événements de la jet-set et de la royauté britannique. Elle a fréquenté une multitude de cérémonies et de galas prestigieux, des avant-premières et des mariages célèbres autour du monde. *La Styliste* est son premier roman.



ISBN 978-2-36812-169-6



9 782368 121696

**18 euros**  
Prix TTC France

**DIVA**  
ROMANCE

Rosie Nixon

# LA STYLISTE

*Traduit de l'anglais par Isabelle Allard*

*Roman*



Publié initialement en 2016 en langue anglaise (Grande-Bretagne) sous le titre *The Stylist* par Harlequin Mira, une division de HarperCollins Publishers  
© 2016, Rosie Nixon, pour le texte anglais  
© Guy Saint-Jean Éditeur inc., 2016 pour l'édition en langue française

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Isabelle Allard

Édition française publiée par :  
© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2017  
29 boulevard Raspail  
75007 Paris – France  
contact@editionscharleston.fr  
www.editionscharleston.fr  
ISBN : 978-2-36812-169-6  
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :  
[www.facebook.com/Editions.Charleston](http://www.facebook.com/Editions.Charleston) et sur Twitter @LillyCharleston

Dépôt légal : septembre 2017

*Pour Callum et Heath*



## PROLOGUE

**L**a portière de la voiture s'ouvre et de vives lumières blanches m'éclatent au visage tel un feu d'artifice, m'éblouissant durant quelques longues secondes. *Flash ! Flash ! Flash !* J'attends dans la voiture pendant qu'elle fait sa grande entrée. Sortir d'une limousine aux vitres teintées vêtue d'une magnifique robe scintillante assortie à des talons vertigineux n'est pas tâche facile, même pour une pro. *Joindre les genoux, faire pivoter les hanches, poser les pieds par terre, se lever gracieusement, ajuster sa robe et SOURIRE !* Un concert d'acclamations retentit quand elle apparaît, déesse hollywoodienne en chair et en os.

— Jennifer ! Jennifer !

Elle est littéralement assiégée. Les paparazzis prennent des centaines de clichés, leur visage dissimulé derrière les longs objectifs indiscrets de leurs appareils numériques dernier cri. Lorsqu'ils s'approchent un peu trop de cette grande beauté svelte et scintillante, des gardes du corps se précipitent pour les tenir à distance.

— Hé, Jennifer !

— Par ici !

— Un sourire !

Une fois les flashes calmés, je saute de la voiture, la contourne en toute hâte et me faufile dans l'entrée en montrant rapidement mon carton d'invitation. Je m'accroupis en bordure du tapis rouge, près des barrières de métal froid retenant la foule, et me fonds dans l'ombre, désireuse de ne pas me faire remarquer. Mais j'ai été repérée. Un chasseur d'autographes me tape sur l'épaule et brandit une photo glacée sous mes yeux.

— Hé ! Pouvez-vous la faire signer par Jennifer ?

Une autre voix me supplie à l'oreille :

— Madame ! Madame ! Vous la connaissez ? Pouvez-vous lui demander de s'approcher ?

— Oui, vous l'avez fait sortir de la voiture, faites-la venir par ici, maintenant !

D'autres se joignent au concert de suppliques, comme un chœur de figurants dans un film à petit budget. Je fais mine de ne pas les entendre et détourne les yeux de Jennifer à peine quelques secondes, le temps d'ajuster la fermeture éclair de ma combinaison-pyjama en tissu éponge gris et d'en rabattre la capuche. Je suis en nage. Je baisse les yeux sur ma tenue pour le moins inadaptée et défraîchie, puis regarde Jennifer, impeccable et très glamour dans sa superbe robe. Je suis si fatiguée et embarrassée que j'ai presque envie de rire. Il fait rarement froid à Los Angeles, même en février. La cérémonie des Oscars, la soirée la plus importante du calendrier, n'est pas un endroit pour une Britannique au teint terreux, vêtue d'un pyjama une pièce trop grand et dévoilant son derrière flasque aux fans innocents – et à tous les paparazzis du monde, trop heureux de

ce cliché inespéré ! En mon for intérieur, je bous de rage.  
*Sacrée Mona !*

\* \* \*

Jennifer s'avance sur le tapis rouge, charmante et voluptueuse, ravissant ses admirateurs en leur tapant dans la main. Elle salue même ceux qui, au dernier rang, se hissent sur la pointe des pieds, le portable brandi dans les airs, s'efforçant d'apercevoir leur idole. Elle s'arrête le temps de poser avec des fans, tous physiquement moins avantageés qu'elle, avant de distribuer de faux baisers. Il faut que ce soient des bises sans contact, car personne ne doit vraiment toucher sa peau. Elle ne peut pas courir le risque d'attraper une maladie et ne veut surtout pas gâcher son maquillage frais et soigné qu'une maquilleuse de renom a mis deux heures à appliquer. Elle signe une poignée d'autographes à l'aide du marqueur noir que j'ai appris à conserver dans ma trousse pour de telles occasions.

Bientôt, son attachée de presse autoritaire, bloc-notes à la main et sourire permanent aux lèvres, nous conduit sur le tapis rouge, et nous atteignons le principal groupe de paparazzis. C'est le moment d'agir. Bondissant hors de l'ombre comme un léopard qui traque sa proie, je deviens soudain visible sous les lumières éclatantes. Je plonge vers la jupe de Jennifer, lissant l'une après l'autre chaque délicate couche de pur organza et de soie écarlate rebrodée de perles et de minuscules paillettes étincelantes, d'une élégance à couper le souffle.

— Jennifer ! Par ici !

— Ici, Jennifer !

Les cris se font plus pressants. C'est le moment de la photo.

Les paparazzis sont alignés sur au moins cinq rangées, certains même juchés sur des escabeaux pour bénéficier d'une vue plongeante. Elle prend son temps, se tourne élégamment d'un côté et de l'autre, ajustant et modifiant sa pose à chaque déclic. C'est devenu une seconde nature : une hanche relevée, le pied gauche croisé sur le droit pour accentuer la courbe naturelle de son corps ; une épaule en retrait pour une silhouette plus svelte, la poitrine saillante, mais pas trop. La tête haute pour allonger le cou, le visage tourné légèrement vers la droite afin de présenter son meilleur profil, le menton levé juste assez pour rajeunir la ligne de la mâchoire, démentant ses quarante et quelques années (elle a cessé de compter à trente-neuf). Elle est parfaite.

— C'est ça, un beau sourire pour l'objectif !

— Par ici, encore une fois !

— Superbe !

Je lève les yeux. Ses deux mains sont posées sur ses hanches et son corps mince est parfaitement sculpté par un invisible corset – pas trop serré pour la laisser respirer librement, mais assez ajusté. On aperçoit ses sandales de satin rebrodées de cristal sous sa robe et ses impressionnants pendants d'oreilles en diamant qui valent dix fois le prix de la robe elle-même. C'est une tenue purement hollywoodienne, romantique et intemporelle.

*Tout simplement parfaite.*

Je me retourne pour vérifier si le garde du corps est toujours avec nous. Muni d'un écouteur et d'un microphone discret épingle au revers de son chic veston noir,

il m'adresse un clin d'œil complice, prêt à agir si un quelconque problème se présentait. Les grands joailliers ne prennent aucun risque avec des prêts de bijoux d'aussi grande valeur. Elle savoure toute cette attention et avance d'un pas gracieux, comme si elle flottait sur le tapis, tel un magnifique cygne. Avec sa peau de miel, son grand sourire et ses yeux innocents, elle enchante tous ceux qui croisent son chemin. Elle est si fascinante qu'on en est presque envoûté.

*C'est incroyable de subjuguier autant de gens uniquement par sa présence.* Devant nous sont rassemblés des journalistes et des équipes de télé. Je recule de nouveau vers les barrières, me dissimulant dans l'ombre projetée par le soleil brumeux de ce début de soirée.

— Attention, vous marchez sur mes câbles ! lance un Américain de petite taille à ma droite.

— Pardon, pardon, dis-je en m'écartant.

Puis je perds l'équilibre et bascule vers l'arrière. Une Japonaise m'assène un coup de coude dans les côtes.

— Hé ! Attention, mademoiselle ! Vous avez failli couper mon son !

*Grrrr ! Décalage horaire. Je devrais dormir en ce moment.* Encore d'autres lumières. Cette fois, on lui brandit des micros sous le nez et on l'assaille de questions. Les visages des journalistes people me sont familiers, à présent.

— Jennifer, tu es magnifique, ce soir ! C'est de qui, ce que tu portes ?

— Est-ce un grand couturier ?

— C'est Mona qui t'habille ?

— Peux-tu te tourner pour nous montrer l'arrière ?

— Combien valent ces boucles d'oreilles ?

— Peut-on faire un gros plan sur tes chaussures ?

— As-tu été influencée par le style de ton personnage dans le film ?

— Penses-tu gagner ce soir ?

Et ça recommence. Encore et encore, pour les chaînes de divertissement de Boston à Beijing en passant par toutes les autres villes. Nous atteignons enfin l'entrée du théâtre Dolby – et mon téléphone se met à vibrer dans ma poche. Mais ce n'est pas le message que j'attendais. Je suis déçue. Un texto de lui et tout redeviendrait excitant. Une autre folle soirée à Los Angeles à commenter ensuite en riant. Ma combinaison-pyjama lui fournirait suffisamment de munitions. Et malgré mes protestations, j'en apprécierais chaque minute. Malheureusement, le message vient de Mona :

« Es-tu avec Jennifer ? » *Sérieusement ? Il est un peu tard pour le demander.* Mais j'ai appris qu'il était préférable de ne pas répondre quand j'étais agacée, comme en ce moment.

\* \* \*

Pendant que Jennifer est entraînée dans la salle sous les applaudissements frénétiques, les cris assourdissants et les milliers de flashes, je sors discrètement en me demandant comment je me suis retrouvée dans un tel tourbillon, vêtue d'une combinaison-pyjama vaguement malodorante. Oh, si seulement c'était un mauvais rêve...

# PREMIÈRE PARTIE

LONDRES

PRÉ-SAISON



## CHAPITRE UN

**N**ous étions juchés sur des tabourets blancs autour de la caisse quand Jas, notre patronne, nous annonça la nouvelle.

— C'est à propos de Mona Armstrong...

Les yeux de Kiki s'illuminèrent. C'était bien plus intéressant qu'une dispute autour d'une vieille laitue laissée dans le frigo. En raison de sa faible capacité de concentration due à des années d'utilisation des médias sociaux, elle devait vraiment faire un effort pour fixer son attention.

— J'ai reçu un appel d'un assistant réalisateur de la compagnie de production *20Twenty*, expliqua Jas.

Son équipe – composée d'Alan, le vigile, et de Kiki et moi, les vendeuses – l'écoutait attentivement.

— Ils vont tourner un pilote pour l'émission de télé-réalité consacrée à Mona, poursuivit-elle.

Kiki m'adressa un coup d'œil signifiant « je te l'avais bien dit ! », mais je fis mine de ne pas le remarquer, tout en lui souhaitant de tomber de son tabouret.

— Le titre de travail est *Mona Armstrong, Styliste des Stars*, mais pour l'instant, ils l'appellent *La Styliste*.

Le grand Alan était le seul d'entre nous qui ne semblait pas troublé outre mesure par cette nouvelle. Toutefois, ce n'était pas une si grande surprise pour Kiki et moi. Les blogueurs parlaient du pilote depuis plusieurs semaines, et Kiki avait surveillé la situation de près. D'après son dernier rapport fondé sur sa lecture de divers blogs de mode, qu'elle avait parcouru fébrilement tout en buvant son litre quotidien de smoothie vert, l'émission devait être diffusée sur un réseau américain dans les prochains mois.

Mona était l'un des rares sujets qui nous rapprochaient, Kiki et moi. En effet, Mona Armstrong n'était pas une styliste ordinaire, comme celles qu'on voit l'après-midi à la télé en train de transformer Sharon la mère de famille en clone de Sharon Stone. Elle était la styliste de people la plus connue, voire la plus *célèbre*, de Grande-Bretagne. Une véritable personnalité, avec sa silhouette menue, son style vestimentaire hyperbranché qu'elle qualifiait elle-même de « bohème chic », et ses liens étroits avec la plupart des noms figurant dans le petit livre noir du magazine *Tatler*.

Maintenant, tout cela était soudain devenu une réalité. *Ma réalité*. Je ne me doutais pas que cette nouvelle allait changer à jamais le cours de ma vie.

\* \* \*

Jas repris, de son accent anglais teinté d'américain qui rappelait ses vingt années passées à New York comme mannequin vedette :

— Le type de la télé, Rob, je crois, a demandé si nous pouvions garder cette nouvelle secrète pour l’instant. Cela signifie aucun Instagram, Twitter, Facebook, rien du tout. Ils doivent demeurer discrets jusqu’à ce que le réseau ait confirmé la diffusion.

Elle marqua une pause avant d’ajouter :

— Oh, et l’équipe de *20Twenty* veut venir demain filmer dans le magasin avec Mona qui se prépare à la saison des remises de prix. Alors il est fort probable que nous apparaîtrons dans le pilote, nous aussi.

Kiki et moi nous regardâmes. Je réprimai un gloussement. Rire est mon réflexe quand je ne sais pas quoi dire. Quant à Kiki, elle était bouche bée.

Ignorant l’hystérie grandissante de ses employées, Jas poursuivit :

— Nous devons tous signer un formulaire d’autorisation, au cas où nous apparaîtrions dans une scène qu’ils voudraient utiliser, ainsi qu’une clause de confidentialité.

Kiki sortit discrètement son iPhone de la poche arrière de son jean gris moulant Acne et le posa sur ses genoux, son doigt survolant l’icône de l’oiseau bleu.

— Il s’agit d’engagements formels, souligna Jas d’un ton explicite.

Kiki retourna son iPhone. Elle devrait attendre pour mettre ses abonnés à jour. C’était une grande nouvelle pour nous deux. Dans les cercles de la mode, Mona Armstrong était une légende. Autrement dit, une #Ledge.

— L’équipe de l’émission *La Styliste* viendra à onze heures demain pour tout installer, et Mona arrivera peu de temps après, précisa Jas en se levant, impatiente de se mettre au travail. Il faut donc s’assurer que cette bou-

tique est prête pour les caméras. Amber, peux-tu refaire les vitrines ? Partons sur un thème monochrome. Et toi, Kiki, tu travailleras avec moi dans le magasin.

Nous hochâmes la tête en assimilant peu à peu l'énormité de la situation. Cette visite à la boutique un mardi matin de la fin janvier serait la première sortie de la saison pour Mona, juste avant le coup d'envoi des remises de prix à Los Angeles avec les Golden Globes. Les visites de Mona étaient toujours un « événement » en soi, même sans caméras de télévision. Cela promettait donc d'être exceptionnel.

Kiki, dont les coutures de son jean étroit semblaient sur le point de céder, ne put réprimer son excitation plus longtemps :

— Oh. Mon. Dieu. Une équipe de tournage ! Qu'est-ce qu'on va porter ?

Nous pouffâmes. Kiki et moi étions obnubilées par Mona, mais pour différents motifs – Kiki en raison d'un véritable intérêt pour la mode (elle étudiait régulièrement les moindres détails des tenues de Mona, avec une passion frôlant l'obsession). Quant à moi, il s'agissait davantage d'une fascination morbide. Je me demandais comment elle arrivait à fonctionner avec son régime apparemment strictement liquide, constitué de boissons sucrées, d'eau et de champagne. (Aucune photo de paparazzi existante ne la montrait en train de manger. C'était un fait.)

Mais nul ne pouvait nier que le pouvoir et le renom de Mona étaient inégalés. Elle était pratiquement une célébrité. Les carrières des vedettes qu'elle comptait parmi ses amis avaient été boostées grâce aux vêtements qu'elle avait mis sur leurs dos maigrichons, et qui leur avait valu

de nombreuses unes. Pour les nouveaux couturiers montants, elle était une « trafiquante de robes », capable de donner un coup de fouet à une marque simplement en plaçant ses créations sur le mannequin du moment. Oui, dans notre milieu, Mona était quelqu'un d'important. Il n'était donc pas étonnant que nous réagissions ce jour-là avec un enthousiasme délirant.

*Mais qu'en serait-il le lendemain ?*

\* \* \*

Le matin de la visite de Mona, Smith était un tourbillon d'activités. Nous nous affairions à passer l'aspirateur, défroisser, ajuster, épousseter et faire en sorte que tout soit impeccable. Au centre de la boutique, des poufs de cuir carrés évoquant vaguement un jeu de morpion côtoyaient deux petites tables en verre où étaient posées des bougies Diptyque et de l'eau minérale (une coupe de champagne était offerte à celles qui semblaient avoir beaucoup d'argent à dépenser).

C'était un monde où on pouvait juger quelqu'un sur les apparences. Il était possible de repérer nos clientes à un kilomètre de distance : le dernier sac à main haute couture au bras, rarement couvertes d'un manteau chaud (qui en a besoin quand on saute d'un taxi à l'autre à travers la ville ?), des lunettes de soleil en toute saison, elles étaient entourées d'un nuage de parfum coûteux et exquis. Certaines de nos meilleures clientes, dont plusieurs étaient d'anciennes amies de Jas datant de ses années de défilés, passaient souvent des heures dans la boutique à bavarder, à échanger des potins et, bien sûr,

à acheter des vêtements, surtout quand le champagne coulait à flots. L'une d'elles s'était carrément offert la collection entière de Chloé sur un coup de tête, après quatre flûtes de rosé Perrier-Jouët.

— Elle aura mal à la tête demain, avait commenté Jas quand la jeune femme avait quitté la boutique, chargée de huit sacs Smith d'un blanc glacé immaculé, fermés par des boucles. Mais elle ne rapportera rien de tout cela. Plutôt mourir !

Smith avait cet effet sur les femmes qui savaient généralement se maîtriser. La simple idée de dépenser près de deux mille livres pour quelques vêtements en une seule séance de shopping ? J'en avais les larmes aux yeux. Je ne pouvais pas imaginer vivre dans un monde où un sac abordable coûtait trois cents livres. C'était presque la moitié de mon loyer mensuel !

Mais en travaillant chez Smith, je commençais à avoir l'impression de remplir la caisse de billets de Monopoly.

Évidemment, la boutique devait en grande partie sa réputation à sa propriétaire, Jasmine Smith – une ancienne mannequin très élégante d'une cinquantaine d'années, dont les pommettes faisaient paraître charnues celles de Kate Moss.

Le don de Jas pour repérer un article vendeur sur les passerelles bondées de New York, Londres, Milan et Paris était sans pareil.

Toutefois, c'était son talent pour mêler des créations d'avant-garde de grands couturiers à des vêtements choisis avec soin dans les premières collections de futurs grands noms de la mode – souvent fraîchement issus du défilé de fin d'année de Central Saint Martins – qui avait fait de

Smith le magasin de vêtements de luxe indépendant le plus prospère et durable de Londres. C'était une destination de choix, autant pour les stylistes que pour les clientes.

« Tout est dans les détails », répétait sans cesse Jas.

Kiki et moi n'osions pas la contredire. J'étais subjuguée par ma gérante ultra chic et ses élégantes clientes. Après douze mois passés chez Smith, je commençais à peine à me sentir assez branchée pour cette boutique. La vérité était que j'avais obtenu cet emploi par défaut. Il avait d'abord été offert à Vicky, ma meilleure amie et colocataire passionnée de mode, qui avait alors décroché l'emploi de ses rêves : assistante de la rédactrice de mode du magazine *Glamour*. Je faisais de l'intérim à ce moment-là, ce qui, comme chacun sait, ne mène nulle part. Elle m'avait donc refilé le poste et Jas avait accepté.

\* \* \*

Jusqu'à ce que cet emploi se présente, j'étais davantage une adepte de Debenhams et Gok Wan. Pour moi, Topshop était à l'avant-garde de la mode et Armani le nom du parfum que mes parents s'offraient à Noël. Oui, sous ma nouvelle apparence scintillante se cache une usurpatrice. Je me reconnais parfois dans les traits de clientes typiques de Westfield, en train de scruter la vitrine de Smith avec une expression perplexe.

« La récession a frappé dur, ce magasin va sûrement fermer », remarquent-elles en poursuivant leur chemin.

Au premier coup d'œil, les murs blancs et les présentoirs apparemment dégarnis peuvent donner l'impression qu'il nous manque la moitié de l'inventaire ou que nous

avons été victimes d'un braquage. Cependant, comme je l'ai très vite appris, les véritables passionnées de la mode ne s'y trompent pas. Ces adeptes gardent Smith dans leur carnet d'adresses parce que cette boutique est un incontournable de la mode.

Une fois franchies les portes de verre, on entre dans le Saint des Saints, véritable caverne d'Ali Baba. Elle comprend une petite section haute couture entièrement protégée par des systèmes d'alarme, ainsi que des tringles chargées de pièces issues directement des passerelles ou provenant des couturiers « à surveiller » sélectionnés par Jas. De chaque côté du comptoir de la caisse s'élèvent deux hautes vitrines étincelantes contenant des bagues serties de pierres précieuses, des boucles d'oreilles assez longues pour frôler les épaules, des bracelets d'amitié Wasp et des colliers scintillants aux jolis motifs contemporains. Les prix de ces divers bijoux ont de quoi faire hésiter même les directrices artistiques les plus hardies. Il y a également des sacs It, des talons vertigineux, des chaussures peintes à la main et des ceintures en mailles métalliques disposés sur des tablettes et étagères blanches, chaque élément étant présenté comme une œuvre d'art unique. Tout est là pour être convoité, caressé, diffusé sur Instagram, épinglé sur Pinterest et admiré par toutes les clientes à grand renfort d'exclamations. Smith a tout, mais seulement en petites quantités.

« Rien ne rend un article plus désirable que les six mois d'attente nécessaires pour l'obtenir », m'avait avisée Jas dès le début.

L'intérieur minimaliste est dû aux instructions strictes que nous avons reçues de ne présenter qu'un exemplaire

de chaque modèle. Bien entendu, il ne s'agit que d'une illusion. Nous avons toutes les tailles, couleurs et modèles dans la réserve du sous-sol, qui est de la même superficie que de la boutique et remplie de vêtements emballés dans du plastique. C'est une ruse astucieuse : croire que sa taille n'est pas disponible pousse une cliente à désirer davantage le modèle en question. Et alors, quand nous surgissons du sous-sol en nous exclamant d'un ton ravi : « Vous ne le croirez pas, madame Jones ! Nous avons un 38, finalement ! », eh bien, elle est déjà en train de sortir sa carte de crédit.

Bien entendu, les prix élevés de Smith sont très réels. C'est pourquoi, comme la plupart des gérants de boutiques de luxe, Jas emploie un vigile à temps plein pour surveiller son inventaire. Le nôtre est un grand costaud séduisant aux cheveux argentés appelé affectueusement « le grand Al ». Cet ancien militaire travaille ici tous les jours, monte la garde dans la boutique et garde un œil averti sur les articles les plus coûteux, tous équipés d'une alarme. Malgré sa forte carrure et son mètre quatre-vingt-treize, cet homme est un véritable nounours. Tout comme moi, il est maintenant capable de fournir une opinion éclairée sur la tenue d'une cliente, au besoin. En fait, même s'il est un mari comblé et père de deux enfants adultes, le grand Al adore flirter innocemment avec les femmes mariées oisives, surtout si elles hésitent entre offrir la robe portefeuille DVF ou le modèle fourreau Hervé Léger. Alan doit approcher de l'âge de la retraite, mais lorsqu'il enlève sa casquette rigide de gardien, révélant son abondante crinière poivre et sel et ses yeux bleus lumineux, on n'a aucun mal à imaginer qu'il brisait les cœurs à une certaine époque. Vous seriez surpris d'ap-

prendre combien de numéros de téléphone ont été discrètement glissés dans ses grandes mains expertes. *Les uniformes font vraiment de l'effet*. Quant à moi, je sais que j'ai fini par compenser mon manque initial d'expérience en matière de mode par mon « œil artistique », du moins selon Jas.

Mes cours d'art n'ont pas fait de moi la prochaine Tracey Emin, mais m'ont donné assez d'assurance pour savoir comment décorer la boutique. Les vitrines sont donc devenues ma spécialité. Notre présentation visuelle n'est pas à la hauteur des vitrines de réputation mondiale de certains grands magasins londoniens comme Selfridges, Liberty ou Harrods. Cependant, pour une petite boutique située à deux pas de la rue Bond, en plein cœur du quartier huppé de la haute couture de Londres, notre magasin et ses deux baies vitrées attirent l'attention.

\* \* \*

Le jour de la visite de Mona, nous étions tous venus travailler tôt afin de nous assurer que la boutique était plus éblouissante que jamais. J'étais allée jusqu'à brosser le tapis à poils longs – une première, même dans notre petit monde de fous. Les bougies répandaient une odeur envoûtante de gardénia, les bouteilles d'Evian étaient à température ambiante et nous avons sorti les plus beaux verres en cristal taillé. Mona n'appréciait pas l'eau Buxton ni les cubes de glace, comme je l'avais découvert à mes dépens la première fois qu'on m'avait envoyée chercher de l'eau sans m'avoir fourni cette importante information. Et Kiki avait passé les dix dernières minutes à assembler soigneusement une pyramide de truffes au chocolat noir sur une soucoupe de porcelaine blanche à côté de la caisse

(même si personne n'y toucherait), sous le regard amusé et impressionné du grand Al.

— Je te mets au défi d'en prendre une du dessous, Amber, me chuchota-t-il quand je passai devant lui.

\* \* \*

Lorsque j'avais commencé à travailler chez Smith, Kiki m'avait donné un cours intensif en prévision d'une visite comme celle-ci. Kiki avait deux ans de plus que moi et ne se privait pas de le souligner. Elle travaillait à la boutique depuis près de trois ans et était l'assistante principale de Jas. Pour moi, cet emploi était provisoire, le temps de trouver une « vraie » carrière, idéalement dans le merchandising visuel, mais Kiki adorait tous les aspects de son travail. Maigrichonne, naturellement *cool* et donnant perpétuellement l'impression de sortir des pages du magazine *i-D* après une grosse soirée au cabaret *The Box*, elle avait de l'assurance à revendre. Elle m'intimidait depuis le premier jour – et semblait savourer cette situation. Dès notre première rencontre, Kiki avait entrepris de me faire saisir la complexité du milieu de la mode, puisqu'il était évident que j'en avais grand besoin.

« Il existe toute une hiérarchie dans cette industrie », m'avait-elle expliqué un jour d'inventaire, alors que j'étais assise sur une boîte de vêtements Diane von Fürstenberg.

Même si elle affirmait venir de l'East End, Kiki avait l'accent saccadé d'une élève d'école privée.

— Au sommet, tu as les couturiers : le Saint Graal des Valentino, Giorgio Armani, Donatella Versace, Stella McCartney, Dolce & Gabbana et les autres. Juste au-dessous, les grandes vedettes qui portent leurs créations sur les tapis

rouges de Hollywood à Cannes, récoltant des prix lors des grands événements que sont les Golden Globes, les BAFTA et les Oscars. À l'échelon du dessous se trouvent les stylistes qui font le vrai travail en préparant les vedettes pour le tapis rouge et en s'assurant qu'elles figurent sur les listes des personnalités les « mieux habillées » de la planète. Oublie le petit trophée doré. Figurer sur ces listes est ce qui compte vraiment. Une styliste comme Mona Armstrong peut créer ou briser une célébrité avec une robe diaphane ou un accessoire audacieux.

» Tu te souviens quand la jambe dénudée d'Angelina aux Oscars est devenue virale ?

J'avais hoché sagement la tête.

— Mais te rappelles-tu qui a remporté un des trophées cette année-là ?

J'avais haussé les épaules.

— Bien sûr que non ! avait-elle lancé avec un sourire entendu. C'est sur le tapis rouge que tout se joue...

Elle s'était penchée vers moi pour murmurer d'un air de conspiratrice :

— Mais ce qui fonctionne pour l'une peut être un échec retentissant pour la pauvre fille qui n'arrive pas à tirer son épingle du jeu. Ce milieu est un véritable panier de crabes et le stylisme est à la base de tout. Ne t'y trompe pas, Amber, une célébrité sans styliste est comme Kylie Jenner sans sa moue. Nous fermons la boutique quand Mona vient choisir des tenues pour ses clientes ; c'est plus que fabuleux ! Toutefois, ne t'emballe pas trop. Ça peut devenir extrêmement stressant durant la période qui précède la saison des remises de prix. Il m'est même arrivé de manger une baguette entière avec du fromage !

Cela avait dû être stressant, en effet. Il était facile de comprendre pourquoi Vicky et moi avions surnommé Kiki

l’Insecte-brindille, ou simplement la Brindille. Je la voyais souvent avaler des litres d’un liquide couleur de marécage dans des bouteilles d’eau recyclées – son fameux smoothie vert. Le frigo de la boutique était toujours rempli de sacs de laitue et de germes de soja qu’elle grignotait durant la journée. La plupart du temps, ces denrées pourrissaient et dégageaient une odeur pestilentielle, m’obligeant régulièrement à tout nettoyer. Je l’avais vue une seule fois manger un aliment vaguement calorique – un macaron à la lavande – parce qu’il avait été envoyé par la rédactrice de mode de *Bazaar* et qu’elle voulait publier une photo avec le hashtag #Instafood.

Kiki avait à peine pris le temps de respirer durant cette leçon particulière.

— Sérieusement, Amber, c’est in-croya-ble quand Mona vient ici. Elle habille les plus grandes vedettes, comme Jennifer Astley et Beau Belle, depuis des années. Si elles portent une tenue que Mona a empruntée chez Smith, les magazines de mode la montrent en mentionnant notre nom, et Jas est au septième ciel. C’est suuuuper bon pour les affaires ! Mais il ne s’agit pas uniquement du tapis rouge. C’est Mona qui a lancé la tendance gitane actuelle.

Elle avait fait gonfler ses manches vaporeuses pour appuyer ses dires.

— Dès que Beau est allée flâner sur Rodeo Drive vêtue d’une jupe paysanne et d’un haut crocheté, tous les magasins de prêt-à-porter se sont mis à vendre des copies bon marché en l’espace de quelques semaines. Mona a ce pouvoir-là.

J’ai appris très vite que la Brindille avait un gros faible pour Mona, et, en ce jour de janvier, je savais tout ce qu’il y avait à savoir sur la vie de la super styliste.

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



**La styliste**  
Rosie Nixon



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous  
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et  
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

